

SÉSAME

20^e FESTIVAL DU CONTE

Mercredi 21 juillet 2010

la gazette du Festival - n°7

Valdeblore : des fables à l'abordage avec Binda NGAZOLO et Nadine WALSH...

NGA', UNE FILLE

Qui, en France, ne connaît le feuilleton télévisé « *Un gars, une fille* » ? Il repasse régulièrement sur plusieurs chaînes depuis bientôt vingt ans.

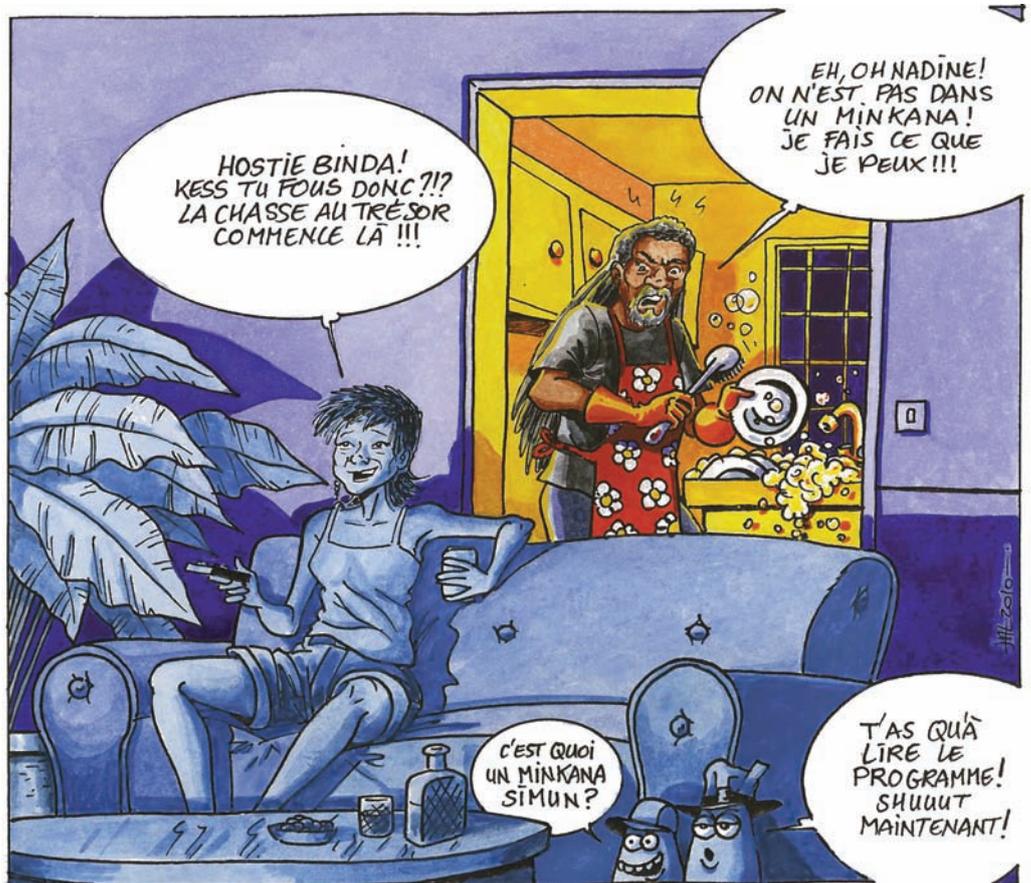
Eh bien, ce soir, sur le parvis de l'église Saint-Jacques, à La Bolline, ce sera presque pareil. J'insiste sur le *presque*.

D'abord, viendra un gars, BINDA NGAZOLO le Camerounais accompagné de MARIUS FENOAMBY à la guitare et aux percussions.

Puis, en deuxième partie de soirée, s'avancera une fille, NADINE WALSH la Québécoise, avec des histoires de femmes pirates.

J'espère, après ce petit développement, que vous avez enfin compris l'humour que nous avons tenté de glisser dans le titre ? Pour ceux qui n'auraient toujours pas imprimé, voici la solution : Nga (abréviation de Ngazolo) = un gars, et une fille = une fille.

Voilà ! Je vous souhaite une soirée ébouriffante.



FB

Le Mot du Président du Conseil général

C'est en douceur que, petit à petit, le 20^e Festival du Conte des Alpes-Maritimes glisse vers sa clôture. Entre Saint-Martin-Vésubie qui l'a accueilli hier et Clans qui l'attend demain, il pose son sac à histoires à mi-chemin, dans le village de Valdeblore.

Valdeblore ressemble au Festival ; il tend les mains à plusieurs villages pour n'en composer qu'un seul. La Bolline, La Roche, Saint-Dalmas se sont unis en 1669, tout comme les conteurs savent s'unir chaque année pour ne former qu'un

seul et beau festival. Pour autant, comme Thierno Diallo qui a proposé pour la dernière fois ses contes sénégalais, comme Binda Ngazolo qui va présenter ce soir ses chants de fables camerounais en compagnie du musicien malgache Marius Fenoamby, comme la québécoise Nadine Walsh, chacun sait préserver son histoire et son authenticité.

L'Ecole Départementale des neiges, le Lycée de la Montagne, et la station d'épuration que le Conseil général des Alpes-maritimes pour projet de rénover dans le cadre de sa politique de développement durable, s'intègrent dans le paysage du village sans étouffer la beauté des nombreuses églises romanes et chapelles du

territoire. La station de ski de la Colmiane qui a été accueillie à son tour au sein de Valdeblore n'a en rien altéré la douceur de vivre.

Valdeblore allie authenticité et modernité. Comme les bons conteurs.

Je souhaite à tous une excellente soirée.

Eric CIOTTI

Député

Président du Conseil général
des Alpes-Maritimes



CONSEIL GÉNÉRAL
ALPES-MARITIMES

Ce soir, 21 heures : Binda Ngazolo

Un combattant de la Parole



C'est en 2003 que nous avons fait la connaissance de Binda Ngazolo. Originaire du Cameroun, il a vécu 20 ans en Côte d'Ivoire, mais il vit maintenant davantage en France, en région parisienne ou en Sarthe. Il a accordé aujourd'hui un entretien à Sésame

Sésame : Que s'est-il passé pour toi depuis 2003 ?

Binda Ngazolo : J'ai collaboré de 2006 à 2009 sur France Inter à l'émission « l'Afrique enchantée » de Soro Solo. Cette expérience m'a beaucoup apporté, par exemple la contrainte de temps : raconter une histoire en 3 minutes.

Depuis mon passage ici, j'ai découvert un instrument qui vient d'Afrique du Sud, la kalimba, (communément appelé piano à pouces). En fait c'est l'instrument qui m'a choisi, je ne savais pas que je pouvais jouer d'un instrument ! Du jour où je l'ai eu il ne m'a plus lâché ! Jusque là, mon rapport avec la musique se limitait aux chante-fables que j'ai toujours pratiqués. Il m'accompagne toujours maintenant, soit pour me concentrer avant le spectacle soit pour dire au revoir aux spectateurs après avoir conté.

Sésame : Un musicien t'accompagne, c'est nouveau ?

BN : J'ai le plus souvent raconté seul mais j'ai rencontré, un grand musicien malgache, Marius Fenoamby qui rayonne dans tout l'océan indien et à La Réunion. J'ai pensé que pour cette vingtième édition il serait bien d'avoir un musicien qui aime vraiment faire la fête avec sa musique. Nous avons commencé à travailler ensemble dans ce que nous appelons « la parole plurielle ». Il s'agit pour nous de montrer que la parole peut prendre de multiples formes : musicale, chantée, ou tout simplement proférée.

Sésame : Qu'est-ce qui, dans ton activité de conteur, est le plus important pour toi de transmettre ?

BN : Mon parti pris est celui du refus de la dictature de la forme quand elle prend le pas sur la parole. La parole est fluide, plurielle, n'a pas de frontières, pas plus que la pensée sauf les

frontières que l'on détermine soi-même. Je ne m'interdis rien.

Sésame : Comment est constitué ton bagage d'histoires ?

BN : J'ai appris à conter dans mon village, comme on apprend à marcher, quand j'étais enfant tout le monde contait, après ça s'est perdu. Mais mon bagage n'est pas seulement issu de la tradition familiale. Il y a aussi une appropriation culturelle qui s'est faite par la suite.

Sésame : Peux-tu nous préciser les différentes formes d'oralité dans ta culture ?

BN : La région d'où je viens, le Cameroun, n'est pas très connue, les gens ici ont surtout l'Afrique de l'Ouest comme référence africaine, en raison de la proximité avec l'Europe et de la forte immigration de cette région en Europe. La langue Bété est parlée du Sud Cameroun au nord du Gabon en passant par la Guinée équatoriale.

Dans ma langue, il y a un seul terme pour désigner tout ce que les études littéraires ici ont classifié en contes, mythes, légendes, ce mot en langue bété c'est « lan ». De cette aire culturelle vient le « Mvet », une manière de dire pluridisciplinaire où le conteur est à la fois instrumentiste, danseur, chanteur, et où l'assistance est toujours impliquée dans l'interrelation. En quelque sorte la structure rythmique du conteur est le public. Il n'y a pas de « quatrième mur ». Dans le spectacle de Mvet les spectateurs arrivent avec des bambous et quand le conteur raconte, c'est le public qui assure le « bit ». Le Mvet désigne aussi l'instrument de musique qui accompagne ces spectacles. Au Gabon notamment cette forme de spectacle n'est pas complètement éteinte et des gens là-bas s'emploient énergiquement à ce que ça ne se perde pas, bien que ce ne soit pas connu du tout.

Le chante-fable une manière ordinaire de dire les contes chez les Bété à la différence du Mvet était un art d'initiés. Ils étaient les détenteurs de la vision de la création de l'univers, et de l'évolution, du point de vue des Fang, peuples du Nord du Gabon et des Bété. C'est devenu notre source d'inspiration.

Quant au minkana c'est un terme générique que j'emploie pour qualifier mon spectacle qui est constitué de différentes séquences, longues, courtes, d'histoires d'inspiration traditionnelle, d'histoires urbaines, de parties chantées. Le chant dans le minkana se situe toujours à l'intérieur de l'action ; par exemple un personnage est dans une situation où l'action l'amène à chanter soit pour appeler au secours, soit pour pleurer soit pour rendre compte. Le principe est toujours celui de l'appel/réponse, un peu comme dans le chœur de la tragédie antique. Ce même terme minkana désigne aussi les proverbes.

Sésame : Qu'est-ce qui, dans ton activité de conteur, est le plus important pour toi de transmettre ?

BN : Mon parti pris est celui du refus de la dictature de la forme quand elle prend le pas sur la parole qui est fluide, plurielle, n'a pas de frontières, pas plus que dans la pensée sauf les frontières que l'on détermine soi-même. L'existence se résume à une histoire à raconter, peu importe la forme, les éléments symboliques utilisés. Quand mes contes font intervenir des personnages animaliers, c'est tout bonnement parce qu'ils incarnent l'histoire humaine. Le conte est universel et intemporel. Je déteste la formalisation définitive, je ne m'interdis rien !

Propos recueillis par Anne de Belleval

Mais c'est un piège !



Hier soir à Saint-Martin-Vésubie, l'air était doux et le ciel étoilé ; seules quelques bestioles volantes importunaient le public important, varié et bon enfant.

Après les remerciements et les présentations en usage dans ce festival, la conteuse, Jeanne Ferron -LA Jeanne Ferron- dans un costume de scène surprenant, à l'image de ses histoires, s'avance dans la lumière.

La trame, le fil conducteur des contes de ce soir est le feu. Petite, Jeanne a fait connaissance avec le feu et sa morsure de façon très brutale. A voir comment elle se démène sur scène, on n'a aucun mal à imaginer une enfant agitée pour ne pas dire turbulente au point de se vautrer méchamment sur le poêle à bois... allumé. Je dis ça, mais si ça se trouve, elle était toute gentille, toute mignonne.

Le bras droit brûlé ! Sa mère l'amène chez Odette Lavaux, la sorcière mariée au forgeron, pour qu'elle lui coupe le feu. On apprend du même coup, que le forgeron de l'Odette est un descendant de Vulcain... Et c'est parti pour l'histoire de Vulcain, fils de Junon et de (peut-être) Jupiter.

J'étais assis derrière deux adolescentes qui, au début, avaient le doigt sur leur portable (malgré l'injonction "alexandrée" de monsieur Maurice Ricci : « *La moindre*

sonnerieserait insupportable, Alors n'oubliez pas d'éteindre vos portables. »), prêtes à envoyer des textos à Zeus sait qui. Mais voilà, c'était sans compter sur l'art de la conteuse qui, au bout de 24 secondes, les avait phagocytées. Je les ai vues rire, écouter les yeux écarquillés, se pousser du coude, soupirer au nom du dieu Mars... Je les sentais heureuses. Ne me demandez pas quelle odeur a le bonheur, mais vrai, elles vivaient un instant de félicité. Moi aussi d'ailleurs ainsi que bon nombre de personnes présentes, très jeunes, jeunes, moins jeunes et vieilles...

J'ai pensé à la chanson de Brassens : « *Chez Jeanne, la Jeanne, On est n'importe qui, on vient n'importe quand, Et comme par miracle, par enchantement, On fait partie de la famille, Dans son coeur, en s'poussant un peu, Reste encore une petite place.* »

Rassembler et unir rest une des forces de Jeanne Ferron ; émouvoir et enflammer (c'est le cas de le dire) en est une autre. Il y a aussi la force qui réside dans la densité et la rigueur de ses interprétations, et dans la folie ardente qu'elle développe pour incarner ses textes. Jeanne Ferron, n'en doutons pas, est une remuée de l'intérieur, ça doit brûler pas mal au fond d'elle-même, le tout cachant une certaine fragilité que l'on décèle au détour d'un mot, d'un sourire et qui nous renvoie



à nos propres fêlures.

On rit aussi, et c'est bon. Son récit est émaillé de cassures, le décalage qui en résulte surprend toujours l'auditoire, provoquant l'hilarité. Gestuelle, voix, formules, silences, tout est bon pour dérouter, vous jeter dans l'abîme. « *C'est un piège !* » ditelle, mais un piège dans lequel on tombe avec plaisir, car les pièges de Jeanne sont toujours tapissés de tendresse.

A côté de moi, il y avait un jeune garçon -7 ou 8 ans, pas plus ! Il se montrait très enthousiaste et participait vocalement aux histoires de Jeanne en disant « *Tapon, Tapon* ». C'était attendrissant, mais, au bout d'un moment, c'en était gênant. Alors, j'ai dû remettre les pendules à l'heure. Je lui ai dit d'une voix sévère : « *Ferron, Ferron, petit, pas Tapon.* » Il m'a regardé, il est parti s'installer devant.

A part ça, la soirée a été d'enfer et le public tout feu, tout flamme.

Franck Berthou



La podorythmie dans la peau



Tout commence par un air d'harmonica qui habille aussitôt de franges western la place de la Fratrie de Saint-Martin-Vésu-bie. Les arbres frissonnent d'étonnement.

Alain Lamontagne, conteur de son état, venu-tout exprès de Montréal dans sa chemise à carreaux, s'avise d'ouvrir la bouche et la consternation gagne les feuilles qui se lancent des regards affolés. Comment diable va-t-on faire pour comprendre c't'homme là qui cause plus vite qu'une mitraillette dans un langage qu'a pas bien l'air d'être du nissart ?

Il faut pourtant finalement peu de temps aux plantes, aux fontaines, au ciel et au public pour se laisser séduire par le torrent de paroles et l'on comprend vite que le héros d'histoire, François Laterrière, est un paysan de Tromsourir à la recherche d'une terre à cultiver.

Tchou Tchou ! Il faut voyager pour cela. L'harmonica effréné d'Alain nous fait grimper dans sa locomotive à vapeur et le public enthousiaste comprend définitivement tout ce qui se passe. Il y a dans sa musique tout ce que les mots ne savent pas dire.

Malgré tout, François espère que « *le FarWest s'ra pas treu loin pass' qu'il va avoir malau coeur* ».

Pauvre François ! Il ne sait pas encore-tout ce qui l'attend. Du saloon où l'on joue un improbable french cancan (ou du grand art de faire de l'humour en harmonica) au-canyon, le chemin sera semé d'embûches. Il en faudra des pas et des pas et des coups de talons incroyables qu'Alain donne à sa planche à podorythmie. Il faudra un mariage avec Eglantine, la fille du *Chief* indien pour hériter d'un canyon et l'agonie d'une vache qui n'en finit pas de « *mouronner, mouronner* » d'une façon si drôle et pathétique qu'elle n'est plus sûre elle-même d'être vraiment morte.

Conquis par l'histoire, fasciné par l'énergie du conteur-musicien qui se révèle même un brin chanteur pour un credo poignant, chacun reprendrait bien un petit bout de conte en sa compagnie en guise de digestif.

Rassurez-vous braves gens, Alain entreprend alors de nous expliquer comment son sens incroyable du rythme lui est venu le jour où il a atteint l'âge de raison. Le voyage continue, ponctué d'énormes gâteaux d'anniversaires, d'hosties terriblement récalcitrantes, pour atteindre des sommets de drôlerie dans la narration désopilante de la « *chasse aux vers de nuit* ». Et pour conclure, presque par mégarde, se



glisse pourtant cette petite phrase qui n'a l'air de rien au cœur de cette explosion de rythmes et de sons plus fous les uns que les autres : « *Il y a sûrement moyen d'apprendre à vivre sans écraser les autres* ». Preuve que si le spectacle d'Alain Lamontagne est avant tout une immense bulle d'énergie, il n'oublie pas non plus d'être profond.

Merci Alain et n'oublie pas ton chariot pour remonter dans l'avion avec ta planche à rythme : il n'y a que toi ici qui sait s'en servir !

Véronique Serer

Ce soir, 22 heures 36 : Nadine Walsh

A l'abordage !

L'actualité du moment de Nadine Walsh, c'est bien sûr le spectacle « *Femmes Pirates ou la crise de foi(e)* » qu'elle a écrit. Elle a demandé à Alberto Garcia Sanchez d'en assurer la mise en scène (sur les conseils de Michèle N'Guyen au cours du Caravanserail). C'était vraiment l'homme qu'il lui fallait car elle a comme lui un bagage artistique très multiple, théâtre, danse, mime, conte et même arts martiaux. Elle avait envie de se réapproprié tous ces outils et Alberto était à ses yeux « *en mesure de dépeussier tout cela* ». De plus, dans ce spectacle très féministe elle souhaitait travailler avec un homme et avoir le regard et la pensée d'un homme d'autant plus que cet homme est né en Espagne a vécu en Belgique et maintenant en Allemagne. « *Nous avons eu de très belles discussions sur la perception de l'image de la femme, la vente du corps de la femme. Je me suis sentie très en phase avec cet homme qui s'insurge lui aussi devant le fait de montrer des jambes de femme pour vendre du jus d'orange !* »

Elle s'est beaucoup nourrie de lectures sur les femmes pirates puis s'est lancée dans l'écriture.

Elle dit parler d'elle à travers deux de ces femmes, Anne et Marie. Il s'agit en fait pour Nadine de l'aboutissement d'un processus de quête de sa féminité. Elle dit n'avoir jamais voulu être conforme aux modèles standards féminins. Du coup elle a pratiqué toujours a contrario des usages ce que les hommes faisaient : conduire un camion, se battre avec des épées, cracher du feu etc. Elle a pris conscience que les images de féminité associée à la fragilité ne lui convenaient pas du tout : pour elle la féminité est au contraire une force. La femme est la mère des éléments, c'est une montagne. Elle a été très choquée au cours de son séjour de plusieurs mois en France par la façon dont les femmes pouvaient être harcelées par certains hommes, de manière parfois très violente.

Un jour un coup au cœur l'a confortée dans sa recherche encore balbutiante sur le sujet des femmes-pirates : elle voit dans

la vitrine d'un libraire le livre « *Femmes à l'abordage* » ; ce fut pour elle comme un signe du destin, elle se devait de poursuivre dans cette voie, de foncer.

Elle a pu donner une première lecture de son texte au cours des *Dimanches du conte de Montréal* : à son grand étonnement, ce fut très bien reçu et elle a donc continué à peaufiner son œuvre.

Un autre aspect de ce travail est la mise en image qu'elle a demandé à JAL d'accomplir. Elle lui avait déjà commandé l'illustration de l'affiche du spectacle. La complicité s'étant très vite installée entre eux ils ont poursuivi leur collaboration en vue d'un « *BD-livre* ». Le regard de JAL a permis encore de préciser les contours de certains personnages et ils réfléchissent ensemble aux rapports entre le texte et l'image.

Donc nous sommes face à un ouvrage déjà bien abouti mais qui ne va pas manquer de se bonifier encore au fil des représentations.

Nadine va le donner prochainement au festival de Capbreton et pour en savoir plus, rendez-vous sur le site de Nadine <http://nadinewalsh.com> et ce soir goûtez votre plaisir sans réserve !

Anne de Belleval



Erratum

Hier, une erreur s'est glissée dans le titre de l'article sur Armelle et Peppo Audigane. Il fallait lire Kama tu, Armelle, kama tu (je t'aime, Armelle, je t'aime).

Anne de Belleval paiera le champagne à tous ceux qui le voudront, le 23 juillet à minuit, place de la mairie à Saint-Dalmas-le-Selvage.

Sésame

La Gazette du Festival

Directeur de la Publication

Jean Buathier

Rédacteur en chef

Franck Berthoux

Rédactrices

Anne de Belleval, Véronique Serer

Véronique Letitre, Audrey Derrien

Dessins

Cécile Berthoux & JAL

Maquette et réalisation

Association LAC

Logo

Antasu

Imprimé par

Section Reprographie du CG06

Thierno Diallo Un conteur d'avenir

Sésame a interrogé Thierno Diallo sur sa « vocation » de conteur.

Thierno Diallo : Très tôt j'ai aimé la scène, j'ai fait beaucoup de théâtre au Sénégal dans le cadre scolaire mais quand j'ai parlé d'en faire professionnellement mon père a dit non ! Il voulait que je trouve un autre métier, c'est pourquoi je me suis formé au métier de paysagiste que j'ai pratiqué pendant dix ans.

Ensuite, quand j'ai eu envie de retrouver la scène, j'ai pris conscience que le théâtre que je pratiquais au Sénégal était très différent de ce qui se faisait en France. J'ai pensé alors que j'avais beaucoup de retard et de lacunes. Du coup je me suis tourné vers les contes. Dans ce domaine j'avais l'avantage d'avoir déjà un certain répertoire que m'avaient transmis mes deux grand-mères. Ce sont elles qui m'ont élevé, je n'ai vécu ni avec mon père ni avec ma mère. Elles étaient illettrées et ce sont elles qui m'ont tout appris. Elles m'ont raconté une foule d'histoires qui étaient selon les cas un cadeau quand j'avais fait de bonnes choses, ou au contraire une punition quand j'avais mal agi.

Sésame : Est-ce qu'il t'arrive de retourner au Sénégal ?

TD : Oui j'y retourne maintenant pour des raisons professionnelles depuis que je suis conteur. J'ai organisé là-bas un festival du conte avec une dizaine de conteurs venus de France. L'objectif premier était de sensibiliser les gens de là-bas au conte car cette tradition est vraiment en train de disparaître. Une partie de ce festival a lieu à Dakar à l'Institut français, et l'autre partie dans le village de Hann où habitait ma famille.

C'est à cette occasion que j'ai appris que mon père avait passé quinze ans de sa vie à essayer de mettre sur pied là-bas un festival sans jamais y parvenir. En fait il avait sans doute bien préparé le terrain et c'est grâce à cela que j'ai pu y arriver. Je me considère davantage comme un continuateur de ce que d'autres ont défriché avant moi.

Sésame : Est-ce que ton père a eu l'occasion de te voir conter ?

TD : Il a su par ma grand-mère que je faisais du théâtre, mais moi je ne l'ai jamais vu conter !! (dit-il dans un grand éclat de rire).

Sésame : quels projets ?

TD : Sensibiliser au conte au Sénégal : là-bas c'est vraiment perdu, ça a empiré avec le développement de la télé et du nombre de chaînes



offert : les gens sont continuellement en train de zapper. Les gens communiquent moins et leur communication est dirigée par la télé. Après une demi-heure de conversation j'ai l'impression de souler tout le monde et moi ils ne peuvent pas me zapper !

J'en suis là peut-être parce que j'ai eu la chance de pouvoir voyager et prendre du recul ; si j'étais resté là-bas je serais sans doute comme eux.

Sésame : D'après toi où en est le conte en Afrique ?

TD : De la même façon qu'en France on parle de renouveau du conte, il faut qu'en Afrique on entreprenne aussi de renouveler le conte, de l'adapter à notre monde contemporain. Il ne suffit pas de dire que le lièvre saute, il faut l'adapter, y ajouter un humain et l'accomoder à la réalité d'aujourd'hui.

Je pense que si on se cantonne aux animaux sauvages, on est dans la nostalgie, or moi j'ai envie de dire ce qui se passe aujourd'hui : pourquoi des jeunes ont envie de partir, pourquoi ils vont se suicider en mer pour aller en Europe ? Tous ces événements actuels ne peuvent être transmis par le conte traditionnel tel quel. Pour faire aimer le conte à ceux de ma génération, le conte doit exprimer leurs préoccupations, ce qui se passe dans leur monde, mais il peut aussi se tourner vers l'avenir. Il faut par exemple collecter des récits de vie, et les adapter. Il faut de tout : des contes traditionnels, des contes contemporains, avec ou sans musique, des adaptations comme des reprises.

Enfin, il importe à tout prix maintenant de sortir des stéréotypes traditionnels du genre la sagesse d'Afrique et autres clichés qui nous desservent plutôt.

Sésame : Quand Thierno est lancé, on ne l'arrête plus, je vous conseille donc, si vous souhaitez en savoir plus sur l'actualité de Thierno, d'aller consulter son site www.thiernodiallo.net avant d'aller l'applaudir !

Propos recueillis par Anne de Belleval

On enchaîne !

On enchaîne quoi ? Les histoires bien entendu. Une par une, sorties tout droit du chapeau magique d'une petite vacancière, un mot, un nom et le conte raconte !

On a frôlé le moment où il aurait fallu pousser les murs de la petite place pour accueillir tous les petits et grands venus d'un peu partout.

On enchaîne aussi le deuxième jour pour THIerno DIALLO avec autant de fraîcheur et de sincérité. Visiblement, il prend plaisir à être parmi un public plus nombreux chaque jour. Un plaisir tellement présent qu'il sourit de ses propres paroles et le communique à tous. Faut dire que l'univers du Conte traditionnel africain lui est familier et naturel ; il est tombé dedans quand il était petit.

De la même manière qu'il a donné une définition de l'Homme et de la Femme par acrostiches, nous allons, modestement, essayer d'en faire un sur son spectacle :

- Très bien
- Hilarant
- Impeccable
- Excellent
- Rondement mené
- Ne pas passer à côté d'un
- Oh-ssi bel après-midi !

Ne ratez pas la dernière séance ! En parlant de séance, celle d'hier s'est terminée en dédicace avec tous les enfants aux yeux encore écarquillés. On a même vu une petite blondinette de 3-4 ans lui sauter dans les bras, certainement pour lui dire merci.

Audrey Derrien & Véronique Lettierre

LES INTERVIOUVEURS, "ARE BACK!"

BITOU & JALIO.

